

<https://www.ujfp.org/spip.php?article4139>



# Breaking the Silence dévoile les coulisses des massacres de l'été dernier à Gaza

- Pour comprendre - En Israël-Palestine -



Date de mise en ligne : mardi 5 mai 2015

---

Copyright © UJFP - Tous droits réservés

---

Le Monde.fr | 04.05.2015 à 11h26 " Mis à jour le 04.05.2015 à 17h37 | Propos recueillis par Piotr Smolar (Jérusalem, correspondant)

**Témoignage. Appelons-le Arié. Disons qu'il a la vingtaine et une tête bien faite. Arié fait partie de la soixantaine de soldats israéliens qui ont accepté de témoigner auprès de l'organisation non gouvernementale Breaking the Silence au sujet de l'opération « Bordure protectrice », conduite à l'été 2014 dans la bande de Gaza. Arié s'est longuement confié au Monde sur son expérience comme tireur à bord d'un char de combat. Il abordait la dernière ligne droite de son service militaire lorsqu'il a été envoyé à Gaza. Son témoignage, édifiant, est confirmé sur de nombreux points par ceux qui figurent dans le recueil de l'ONG, publié lundi 4 mai.**



Une vue du quartier détruit de Chajaya, à Gaza, le dimanche 12 octobre. AP / ADEL HANA

« Je suis tireur dans un char. J'ai suivi une formation classique de quatre mois, puis quatre autres de formation spécialisée. C'est beaucoup de balistique, de calculs de distance, d'exercices pratiques. C'est vous qui contrôlez les armes, il faut rester calme et précis. On a un bouton qui permet d'allumer l'électricité dans le canon. Quand on le pousse, cela veut dire qu'on se rapproche du tir. La règle élémentaire est : on ne joue pas avec, on n'essaie même pas de vérifier s'il fonctionne, on ne le pousse que si on va tirer. Et pour cela, il faut l'ordre du commandant. Ça devient instinctif. J'ai aussi appris que tout devait être rapporté. J'ai appris à scanner un paysage, de gauche à droite, de droite à gauche, et à faire un rapport. La décision de tirer est ensuite prise au-dessus de vous.

Lorsque j'ai été appelé début juillet [2014], on a été réuni dans le Golan [au nord d'Israël]. On a attendu que les camions arrivent, puis on est parti vers le sud, à proximité de la bande de Gaza. On a commencé à préparer les chars. Personne ne vous parle à ce moment-là de la mission. Tout est flou, on discute entre soldats, on parle de nos peurs, on partage nos pensées. Un jour, le chef du bataillon nous a réunis, pour nous briefer. « *Demain soir, on entrera dans la bande de Gaza, nous a-t-il dit. Il faut penser à nos familles, à nos foyers. Ce qu'on fait, c'est pour leur sécurité.* » Il nous a parlé des règles d'engagement. « *Il y a un cercle imaginaire de 200 mètres autour de nos forces. Si on voit quelque chose à l'intérieur, on a le droit de tirer.* »

### « J'étais le seul à trouver ça bizarre »

J'étais le seul à trouver ça bizarre. Il m'a répondu : « *Si une personne voit un char et ne s'enfuit pas, elle n'est pas innocente et peut être tuée.* » A ses yeux, il n'y avait pas de civils. Si quelqu'un peut nous causer du tort, il est coupable. La marge de manoeuvre était très large, ça dépendait de moi et de mon commandant. On n'enquêtait pas sur la cible, comme on me l'avait enseigné pendant la formation. C'était du genre : je vois quelque chose de louche à la fenêtre, ou bien cette maison est trop proche de nous, j'ai envie de tirer. « *OK !* », disait le commandant. C'était la chaîne de décision, dans notre unité.

On avait les mitrailleuses calibre 50 et les 7-62, pour les zones ouvertes ou les buissons à proximité. Mais l'arme la plus efficace, c'était l'obus. Lorsqu'il y avait un mouvement clair, qu'une fenêtre s'ouvrait, obus. Lorsqu'une voiture bougeait et que je devais la viser, obus. On a visé des choses, pas des personnes. On n'a jamais vu d'êtres humains de près, sauf pendant les brefs cessez-le-feu de quelques heures. Les gens croyaient alors qu'ils pouvaient rentrer chez eux en toute sécurité. Il y avait des personnes âgées, des femmes, des enfants... On ne savait pas quoi faire. Ils nous voyaient, ils continuaient à avancer. On avait peur d'attentats kamikazes. Il m'est arrivé de prendre la mitrailleuse pour viser à côté d'eux, pour leur faire peur, car on avait peur aussi. Même les soldats politiquement de droite étaient désolés pour les civils, coincés entre eux et nous, entre nos chars et les combattants du Hamas. On se disait : ils les ont porté au pouvoir démocratiquement, mais quand même... Les combattants, qu'ils aillent se faire foutre. On a toujours comparé le Hamas au Hezbollah libanais, qui est vu comme l'élite de l'élite. Le Hamas, ce sont des semi-pros, qui nous font peur quand même.

Je n'ai jamais vu un combattant du Hamas. Ils sont très sournois, ils se déplacent dans des tunnels. Tu entres dans une zone ouverte, et tout d'un coup, ils te tirent dessus par derrière. Tu te retournes, il n'y a plus personne. Et puis, il y a les guetteurs, sur les toits. J'en ai tué un. Guetteur, c'est un mot dans notre dictionnaire militaire. Cela désigne une personne qui peut vous observer, qui est en hauteur et parle au téléphone. Le guetteur est un semi-combattant. Même une grand-mère peut l'être. Très souvent, on voyait au loin une personne sur un toit, parlant au téléphone. On vérifiait auprès du commandant si ce n'était pas les nôtres. Et puis on tirait un obus au bout de quelques minutes. C'est arrivé très souvent dans ma zone car on était en plaine et il y avait un quartier du Hamas juste en face, en hauteur. La plupart du temps, je ne voyais qu'une tâche noire, jamais les visages, parce que je regardais au loin avec le soleil de face. Mais on ne pouvait pas prendre de risque.

### « On visait des fermes, des bâtiments »

Il n'était pas permis de viser les bâtiments des Nations unies. Ni même de pointer le canon dans leur direction, il fallait le relever pour empêcher un tir accidentel. Même chose pour l'hôpital ou la centrale électrique et les bâtiments dits internationaux, à moins qu'on nous tire clairement dessus de ces endroits. Il fallait alors demander l'autorisation avant de répondre. Ces lieux étaient situés entre deux et quatre kilomètres de nous.

On est entré dans la bande de Gaza le 19 juillet. On cherchait des tunnels du Hamas construits entre Gaza et Israël. On devait aussi détruire les infrastructures du Hamas et causer les plus grands dégâts possibles au paysage, à l'économie, aux infrastructures, pour que le Hamas paie le prix le plus élevé pour le conflit et qu'ils y réfléchissent à deux fois, pour le conflit prochain. C'est de la dissuasion. On visait des fermes, des bâtiments, des poteaux électriques. Si des immeubles civils sont élevés, on peut les viser. Officiellement, on nous disait qu'il fallait éviter les victimes civiles, mais en même temps, faire le plus de dégâts possibles. J'étais le seul que ça dérangeait dans mon bataillon. Les autres disaient : « *On doit le faire, c'est eux ou nous, ils finiront par nous tuer sinon, c'est OK...* » C'était vraiment triste. J'essaie de comprendre pourquoi c'était comme ça. Je suis peut-être plus mature qu'eux, ou bien mon éducation veut ça. Beaucoup essaient de ne pas penser, de survivre au jour le jour, d'éteindre leur conscience.

On est entré la nuit dans la bande de Gaza, c'était très chaotique, il y avait beaucoup de discussions radio. On avait

peur, on se disait qu'on allait se faire canarder. Mais rien ne s'est passé. Après quelques jours où l'on a tiré sans jamais se faire tirer dessus, ma vigilance était moins stricte. On a essayé, un jour, de sortir du char parce qu'on avait un problème de moteur. Dans la minute, plusieurs balles ont sifflé près de mon oreille, je me suis jeté à terre. C'était intense, puis rien pendant plusieurs jours. La première semaine, on sortait juste pour pisser, puis on a pris le temps - quinze minutes - de faire un café. On dormait dans le char. Il faisait une chaleur terrible, il n'y avait pas d'air conditionné.

### « J'ai visé le 11e étage avec un obus »



Une enfant palestinienne, le 12 avril à Beit Hanoun, sous la tente dans laquelle elle habite avec sa famille depuis que leur immeuble a été détruit lors de l'opération "Bordure protectrice". SUHAIB SALEM / REUTERS

Au lever du soleil, après notre arrivée, vers 8 heures ou 9 heures, le commandant a demandé à six chars de s'aligner devant Al-Bourej [*vaste zone d'habitation au centre de la bande de Gaza*]. J'avais réglé ma radio pour entendre les autres chars, chaque tireur pouvait choisir sa cible, au hasard. C'était du genre : « Moi, je vise le bâtiment blanc, là ». Et il fallait attendre le décompte. Personne ne nous avait tiré dessus avant, ni pendant, ni après. Le commandant a appelé ça « *Bonjour Al-Bourej !* » A moitié en plaisantant, il disait qu'il voulait leur adresser le bonjour de l'armée. Officiellement, c'est de la dissuasion. On a donc tiré sur des bâtiments civils ordinaires, au hasard. Al-Bourej, c'est un nid de frelons du Hamas, nous a-t-on dit, il serait suicidaire d'y entrer. On le contrôlait par le feu. Chaque jour, toutes les trente minutes, un char s'installait en face et tirait. Lorsqu'un jour, l'un de nos soldats a été tué par un tir de mortier, le commandant nous a dit de le venger, en souvenir. On s'est mis en position. J'ai choisi au hasard un immeuble à 3-4 km, près de la mer, et j'ai visé le 11e étage avec un obus. On a peut-être tué des gens.

Pendant tout ce temps, on était surtout stationné dans une zone rurale autour du village de Juhor ad-Dik, très verte, avec des fermes, beaucoup d'arbres. Quand on est parti, il ne restait qu'un ou deux bâtiments debout. Ils ont pris le bulldozer blindé, le D-9, et ont travaillé cette zone vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, pour la transformer en désert. Le D-9 sert d'abord pour ouvrir la voie aux chars, pour nettoyer les obstacles, les éventuels engins piégés. On nous a dit qu'on voulait aplanir cette zone pour avoir une capacité d'observation pour la prochaine fois.

On est entré au maximum environ 3,5 km à l'intérieur de la bande. On se divisait et on partait pour des missions de quelques heures, vers le sud et Al-Bourej, ou bien au nord ou à l'ouest. J'ai vu un tunnel d'attaque du Hamas. Il était tellement large qu'on pouvait pratiquement y faire entrer un char. J'ai aussi vu un petit tunnel à Juhor ad-Dik, sous un bâtiment qui avait abrité une pharmacie de la Croix-Rouge. Le bâtiment a été détruit. On est resté environ deux semaines et demie dans la zone. La plupart du temps, les chars scannaient les environs. On avait très peur d'éventuelles incursions du Hamas, comme ça c'était produit ailleurs.

Pendant toute l'opération, les tireurs *[dans les chars]* étaient ravis de pouvoir tirer des obus, car on ne pouvait jamais le faire en temps normal, ça coûte trop cher. Je ne l'avais fait qu'à six ou sept reprises au cours de ma formation. Là, c'était une bonne occasion, pour tous, de vérifier nos compétences. On se montait la tête, on se mesurait, c'était notre tour de briller. Au cours de toute l'opération, j'ai dû tirer 20 ou 25 obus, les autres deux fois plus chaque semaine. Moi, je voyais les civils derrière. Nos discussions étaient une guerre d'ego.

### « Lorsque j'ai quitté Gaza, j'étais amer et triste »

Il est arrivé, une fois, la 3e semaine, qu'on soit posté en un endroit d'où l'on voyait la route Salaheddine, la grande artère qui traverse la bande du nord au sud. Les gens y circulaient car elle était hors de la zone de combat. On était trois chars. On s'est dit : OK, voyons qui arrivera à atteindre un véhicule ou un vélo. Le commandant a dit : « OK, rendez-moi fier ! » On a parié entre nous, mais c'était trop dur, personne n'a réussi. Mon char datait des années 1980, il ne peut atteindre des cibles se déplaçant vite. Je devais tout calculer dans ma tête en cinq secondes pour anticiper la trajectoire. Et je ne voyais qu'une partie de la route. Il y avait un cycliste. On l'a visé avec une mitrailleuse de calibre 50, une arme pas du tout précise. J'ai tiré à côté et devant lui. Je l'ai pas vraiment ajusté. Il a détalé si vite, plus vite qu'Armstrong, que tout le monde a ri. C'est l'épisode dont j'ai le plus honte.

Lorsque j'ai quitté Gaza, j'étais amer et triste de ce qui s'était passé. Mais j'étais soulagé de retourner à la vie civile. La plupart des gens de ma compagnie sont de droite. Ils considèrent Breaking the Silence comme une organisation antisioniste. « *Crimes de guerre* » ? C'est un grand mot. Mais j'ai le sentiment d'avoir fait des trucs amoraux, sur le plan international. J'ai visé des cibles civiles, parfois juste pour le plaisir.

J'ai essayé d'en parler. Mais dans mon environnement, personne ne veut entendre tout cela, ces mauvaises choses. « *T'es un héros, t'as fait ce que tu devais faire...* » Ce n'est pas l'armée qu'ils connaissent, « *la plus morale du monde* ». En Israël, tout le monde fait l'armée, et elle fait partie de nous. C'est quelque chose d'intime. Mes parents m'ont dit la même chose. « *Tu as fait ce que tu devais faire, on est content que tu sois rentré.* »

Là-bas, tout le système des valeurs était tête à l'envers. Les gens dans la rue me disent que je suis un héros. Moi, j'étais juste assis dans un char toute la journée. Je me suis habitué à cette présence, à tirer. Vous prenez un homme libre, vous le transformez en esclave : au bout de quelques années, il s'habitue. C'est comme une promenade au parc.

Je n'avais pas de fenêtre. Mon monde à Gaza, c'était une boîte de 20 centimètres. Je voyais tout au travers d'un viseur, d'une croix sur chaque route, sur chaque bâtiment. Les notions de bien et de mal, je les ai encore. Quand j'ai tiré sur des bâtiments civils ou sur le cycliste, j'avais la conscience de faire quelque chose de mal, mais on avait le sentiment de pouvoir tout faire, qu'il n'y avait pas de loi. Dans les limites de la logique militaire. Bien sûr, pas de violer des enfants ou de tuer toute une famille juste parce qu'elle est là. Mais de pouvoir détruire un immeuble vide, oui. De tirer sur une route, oui. Si on tue quelques personnes, on aura des ennuis. Mais c'est tout. »

---

### Voir aussi :

<http://www.lefigaro.fr/international/2015/05/04/01003-20150504ARTFIG00103-des-soldats-israeliens-devoilent-les-coulisses-de-la-guerre-a-gaza.php>